Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 6

Artikel: Lo monsu dai vote et creblliet
Autor: Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224429

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne — 71me Année N° 6 Samedi 6 février 1932

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

Nous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises.

PAR LE BON COTE

J'ENTENDS partout des originaux se plaindre de l'hiver. C'est une saison comme une autre pourtant et je vous assure que les négociants en bois et en charbons, que les marchands de pastilles contre les bronchites, ne s'en plaignent pas. Si l'hiver n'existait pas, je trouve qu'il faudrait l'inventer.

Entendons-nous, je parle de l'hiver raisonnable, souriant, aimable même et non pas de cette bête féroce déchaînée qui vous crache du grésil au visage, qui vous envoie des bourrasques de neige dans les yeux, qui vous donne l'onglée et qui vous met à perpétuité une goutte au bout du nez. En toute chose, il faut de la modération.

Pour moi, toutes les saisons ont leur agrément. L'été, je me rends au jardin, je m'assieds sur l'herbe et je regarde avec attendrissement s'épanouir les cornichons. J'écoute un oiseau qui s'égosille sur l'arbre voisin. Tout en chassant les taons qui me harcèlent et en épongeant avec mon mouchoir mon front qui ruisselle, de temps en temps, je me rends à la source voisine, et je bois à perdre haleine, pour essayer d'éteindre la soif qui me dévore. Je prends chaque jour plusieurs cachets contre la migraine. L'été est gondolant. Quand je rentre le soir, après douze heures de plein air, je suis content. L'hiver, je n'ai pas les mêmes distractions, mais j'en trouve d'autres. D'abord, chaque jour, en ouvrant ma fenêtre, le matin, j'interroge mon thermomètre. Quand il est au-dessous de zéro, je fais B... ! et je me refourre vivement dans mon lit. Cela m'a fait déjà une petite surprise. Si je suis obligé de sortir, il est rare qu'il n'y ait pas de verglas. Je glisse et je ramasse des bûches, ce qui fait rire les passants; mais, un peu plus loin, ce sont les passants qui culbutent, et c'est mon tour de rigoler. J'ai d'autres divertissements. Quand j'ai l'onglée, par exemple, je souffle sur mes doigts pour les réchauffer, c'est très amusant. Quand j'ai les pieds glacés, je bats la semelle, c'est du sport. Mais la plus intéressante de toutes les réjouissances de l'hiver, c'est, sans contredit, le rhume. Quand on a la chance d'en avoir pigé un bon, pas besoin de chercher d'autres occupations. On éternue, on tousse, en se mouche sans arrêt, c'est tordant. Ce qui est encore plus roulant, c'est de former un chœur, quand plusieurs membres de la famille ou plusieurs amis sont enrhumés en même temps. On désigne un chef d'orchestre qui donne le signal et tous les exécutants éternuent à la fois. Puis ils font des tierces, des quartes, des quintes de toux, en sourdine, en mineur, en majeur, lacrymalendo ou rigolendo. Et pendant ce temps-là, l'hiver se passe en douce.

Prosper.

Au théâtre. — Ah, mon Dieu ! monsieur, je me suis assise sur votre lorgnette. — Rassurez-vous, madame, elle en a vu bien d'autres.

LO MONSU DAI VOTE ET CREBLLIET

VO séde que — lâi a dza quauque teimps — lâi a zu dâi vôte dein tot lo paï, mîmameint dein tota la Suisse. L'ètâi po savâi se lè pipatson dèvetrant payî on impoût su lo tabac, cllique à foumâ, cllique à chiquâ, cllique à niclliâ, su lè cigare âo bin lè cigarette. Ein a que desant : *oï*. Dâi z'autro replliquâvant : *na*, que, ma fâi, lo paï ètâi quasu ein tsecagne. L'ètâi tot parâi quemet dein dâi z'ottô que l'hommo dit onna raison dinse, la fenna onn' autra. I'on tire à *otta*, l'autra à *ïo*, quemet lè tsevau d'appliâ et tot cein fine pè dâi trevougne.

Adan, po lâo z'esplliquâ cein à tsavon, l'ant einvouyî dâi monsu de pè la vela po dere l'évangile âi citoyen. Seulameint, clliâo monsu n'ètant pas d'accoo. Ein vegnâi ion que lâo desâi dinse :

— Chers concitoilliens, vo faut pas avâi pouâre de votâ *oï*, po que lè pipatson l'aussant oquie à payî po clli l'impoût dâo tabac. Cein vâo baillî on mouï de batse : dâi million que diant clliâo que savant comptâ prâo lliein. Et avoué clli l'erdzeint on porrâ baillî à tî lè vîlhio onna galéza capita avoué prâo pan po molhî sa soupa, et on bocon de piquietta po lè demeindze de coumeniion. L'è dza oquie et vaut mî que rein. Votâ *oï*, et pu l'è bon.

Et lè dzein voliâvant votâ *oï*. Mâ quauque dzo aprî, revaitcé on autro monsu que l'è vegnâ baillî dâi z'autre z'esplllicachon.

— Chers concitoilliens, que lâo z'a de, n'aussî pas pouâre de votâ *na*. *Na*, l'è lo meillâo. Peinsâ-vo vâi ! Lo tabac l'è dza à 'n'on prix de fou. Se lo faut payî pe tchè, l'è atant qu'on no robe. No praignant dza tote lè libertâ. Sarâi onna vergogne que no laissèyant pas clliaque et qu'on sâi dobedzî de dètieindre noûtrè chètse-moque, du que lo tabac coterâi lè get de la tîta.

Lâi avâi dèvant lo monsu on certain coo qu'on lâi desâi Creblliet. L'ètâi pllièci pè sa coumouna et n'avâi pas soveint sa bossetta que lâi pèsâve trâo fè su la cousse. Cein lo gravâve pas de foumâ tota la sacré dzornâ, et onn' affére de tabac que l'eimpouèsenâve. Iô pregnâi-te l'erdzeint ?

Creblliet l'ètâi dan setâ âo pemî banc et tourdzîve son bruleau ein faseint état d'accuta. Po mî fére compreindre son aleçon, lo monsu lâi fâ dinse :

— Justameint, vo : clli monsu à la roulière dzauna.

Lè dzein l'ant coumeincî à bramâ: «Creblliet! Creblliet ! »

— Eh bin ! monsu Creblliet ! du que l'è dinse que vo z'âi à nom, que repreind lo monsu. Vo foumâde ti lè dzo quauque pipâïe. Eh bin ! cein vo fara on rîdo impoût rein que sur la foumâre.

— Cein vâo rein mè fére dèpllie, que rebrique Creblliet.

— Que cha, ma fâi ! Accutâ-vâi po bin compreindre. Su tote lè pipâïe, vo dussâ payî oquie, se vo votâ *oï*. Compreinde-vo pas ?

— Vu rein payî dè pllie, que repond Creblliet !

— Crâïo que vo compreinde pas à tsavon. Accutâde. M'ein vé recoumeincî. Su têtu assebin. Vo payîde...

— Rein dâo tot, so repond lo pére Creblliet. Vu rein payî dè pllie. N'è pas dâo tabac que ie fonmo, l'è de la folhie de nohyère chètse !

Marc à Louis.

Silhouettes de chez nous.

MONSIEUR LE PASTEUR

IL habite le plus beau bâtiment du village, cette cure aux contrevents flammés de vert et de blanc qui se dissimule derrière un grand tilleul, un ormeau ou deux platanes.

Tandis qu'on entre tout droit chez le pintier pour boire ses trois décis ou chez l'épicier pour acheter un kilo de sucre, il faut pas mal de marches et de contremarches pour pénétrer chez le pasteur. C'est parfois aussi compliqué que de s'introduire dans une ambassade. Aller chez le syndic est une simple affaire : on s'enfonce dans un long corridor aboutissant à la cuisine et là, on y est ! Le syndic, aux heures des repas, est assis au bout de la table. Si, par hasard, il est absent, sa femme vous reçoit sans façons, avec sa cordialité accoutumée. Pour ce qui est d'aller chez le régent, c'est encore plus simple : vous n'avez que deux pas à faire quand vous sortez de la salle du Conseil général. Il suffit d'heurter et la porte s'ouvre le plus simplement du monde.

Aller à la cure est une tout autre affaire. D'abord on ne s'y rend pas, comme ça, tout de go, en bras de chemise, en salopettes ou en tablier vert. Il faut enfiler ses souliers du dimanche, mettre un col et nouer une cravate. Quand la tenue est à peu près convenable, on s'en va jusque devant la grille qu'il faut franchir. Et, voyez-vous, ces grilles de cure ont une peine du diable à s'ouvrir ! Ma parole, il faut prendre la poignée à deux mains et pousser de toutes ses forces. Finalement la porte de fer cède, elle tourne sur ses gonds en grinçant, ce qui fait un bruit de tonnerre et signale votre présence à tout le quartier. Ensuite, vous faites quelques pas sur une allée sablée, vous gravissez trois marches d'escalier et vous voilà, sur la plate-forme, un peu rouge, un peu essouflé. Vous tirez le pied de biche, la sonnette tinte et son bruit se répercute dans toute la maison. Une minute de silence s'écoule, puis c'est un pas menu qu'on perçoit dans le corridor dallé. Le pas se rapproche et la porte s'ouvre enfin. Une petite bonne en tablier blanc apparaît. Vous la saluez poliment, elle incline la tête et vous dit, avec un pur accent d'outre-Sarine :

— Qui dois-je annoncer ?

Après avoir décliné vos titres — si vous en avez — la petite bonne vous précède dans le vestibule et vous abandonne au bas de l'escalier. Durant son absence, vous avez tout le temps d'admirer le porte-parapluie à moitié vide, le calorifère et son œil rouge ainsi que le beau matou tigré qui ronronne dans son coin et vous jette, de temps à autre, un regard hostile. Enfin, la petite bonne revient et vous introduit.

Si l'attente a été longue, l'accueil n'en est que plus cordial, car Monsieur le Pasteur tient à conserver sa popularité parmi ses paroissiens. Il y